

Le Cri du Sang

(suite de la 1re page)

tion, je pourrai me montrer indulgent pour toi et pour ton fidèle associé, John, dont le véritable nom, si je ne me trompe, est Théodore Barbachou, ou quelque chose d'approchant.

Le domestique à son tour montra une grande frayeur.

"Mais, de par tous les diables ! s'écria l'ex-lord, subjugué par une autorité dont il ne comprenait pas la nature, qui donc êtes-vous, vous qui nous connaissez si bien ?

—Je vais te le dire, répliqua le vicomte ; cela te décidera peut-être.

Passant familièrement son doigt dans la boutonnière de Bernard, il l'entraîna à quelque distance, et ils se mirent à causer bas.

Les appréhensions secrètes d'Adrien ne diminuaient guère pendant cette conversation. Une lutte lui semblait inévitable entre ces deux hommes. Les bords escarpés et les eaux noires du lac formaient à leurs pieds un abîme béant où une brusque attaque pouvait précipiter l'un d'eux. Aussi, Adrien se tenait il prêt à s'élaner au secours de celui qui roulerait dans le gouffre. Le soi-disant domestique et les guides semblaient partager ces craintes ; ils épiaient chaque mouvement des causeurs, et écoutaient d'un air d'inquiétude leur chuchotement, qui se prolongeait, et se renforçait, sous les voûtes sonores de la caverne.

Néanmoins, ces alarmes étaient vaines : bientôt l'attitude hostile de Bernard ou de lord Corbett changea brusquement ; il prit un ton soumis, et parut implorer sa grâce. Après quelques pourparlers, il remit au vicomte un objet qu'il tira de sa poche ; Mornas revint vers Adrien.

"Mon cher Laroyère, dit-il avec une tranquillité parfaite, n'est-ce pas une somme de soixante-deux mille cinq cents francs environ que votre oncle a perdue contre lord Corbett, depuis deux mois ?

—Vous avez vu comme moi la lettre du notaire, répondit Adrien avec étonnement ; mais pourquoi cette question, Mornas ?

Sans répondre, le vicomte s'assit sur une stalactite renversée, et ouvrant un gros portefeuille que venait de lui confier lord Corbett, il se mit à compter un à un des billets de banque.

A cette vue, le domestique, ou plutôt l'associé de Bernard, fit un soubresaut.

"Comment ! imbécile, s'écria-t-il avec un accent de rage, tu as consenti à rendre ? mais je m'y oppose, moi, et je ne souffrirai pas... —Paix !" répliqua l'autre.

Il prononça un mot à voix basse ; aussitôt John se montra aussi simple et aussi humble que son prétendu maître.

Le vicomte acheva de compter les billets de banque ; puis il se leva et vint présenter à Laroyère une liasse de ces précieux chiffons.

"Voici votre bien, mon cher Adrien ; et vous pouvez voir, ajouta-t-il en ouvrant le portefeuille encore très-convenablement garni, que "mylord" (il appuya sur le mot) ne restera pas tout à fait dépourvu. Ou je me trompe fort, ou Sa Seigneurie pourra tripler son capital en quelques jours, pourvu que Dieu ou le diable le favorise. Seulement, continua-t-il en regardant Corbett d'un air significatif, il aura sin d'aller le tripler hors du territoire français... Tu entends, Bernard ? je te laisse trois jours pour franchir la frontière ; passé ce délai, si tu te trouves encore en France, tu pourras t'en repentir !

"Oui, oui, monsieur," répondit Corbett d'un ton soumis, en empochant son portefeuille.

Pendant, Adrien retournait entre ses mains le paquet de billets, et semblait hésiter encore à l'accepter.

"Je crois avoir des droits réels à cette somme, dit-il avec fermeté ; néanmoins, je désire savoir si c'est de plein gré et sans y être forcé par aucune violence que l'on opère cette restitution.

—Voilà de singuliers scrupules ! dit le vicomte en haussant les épaules ; eh bien, parle, Bernard, et rassure un peu la conscience de ce brave garçon... Il est avocat et croit devoir se montrer pointilleux sur la légalité."

En même temps il attachait son regard impérieux sur Bernard. Celui-ci, cédant peut-être à une inexorable nécessité, dit à Adrien d'un air maussade :

"Prenez cela, monsieur ; j'ai gagné cet argent à votre oncle, c'est un fait certain ; mais il paraît que votre parent n'avait pas le droit de le perdre, et je suis trop honnête homme pour... Enfin, je vous le rends, ajouta-t-il en voyant la grimace du vicomte à ce mot "d'honnête homme", et c'est apparemment qu'il ne m'est pas permis de le garder.

—A la bonne heure ! s'écria Mornas, tu as pris franchement ton parti... Et maintenant, Adrien, êtes-vous satisfait ?

—Tous ceux qui sont ici ont entendu cette déclaration, dit Laroyère avec dignité, et du moment que la restitution est tout à fait libre, je dois l'accepter.

—Ainsi donc, c'est une affaire arrangée, reprit le vicomte. A présent, messieurs, si vous le voulez bien, nous allons admirer à loisir les merveilles de cette grotte, qui plaît tant à mylord Corbett... Hein ! mylord, continua-t-il d'un ton de raillerie, je ne vous savais pas ce goût prononcé pour les curiosités de la nature ! Vraiment, si vous ne vous étiez pas arrêté ici afin de visiter cette "belle horreur", comme vous dites, nous eussions pu avoir beaucoup de peine à vous rejoindre. Mais je connais votre manière de procéder ; vous fréquentez les lieux où vous croyez avoir chance de rencontrer des voyageurs riches ; on s'extasie ensemble sur la belle nature, on fait route ensemble, on se rend aux mêmes hôtels, on se lie peu à peu, et les pauvres pigeonneaux ne se défient pas d'une liaison ainsi commencée. N'est-ce pas, mylord ?

Vous voyez que je suis au courant de vos gentilles, quoique parfois elles tournent mal pour vous, comme aujourd'hui, par exemple !

Corbett répondit par un sourire amer à cette observation ; quant à la proposition formelle de visiter la grotte, il déclara qu'il avait assez de ce spectacle et qu'il désirait continuer sa route avec son compagnon.

"Fort bien ; mylord a raison, car il peut éprouver des retards pour s'embarquer à Marseille ou pour traverser la frontière du Piémont, et trois jours sont bien vite écoulés... Allons, messieurs, s'il en est ainsi, à vous l'honneur ; passez les premiers, je vous prie."

Corbett et son acolyte se dirigèrent en effet vers l'entrée de la grotte, précédés de leur guide ; Adrien et le vicomte les suivirent. Pendant le trajet, Mornas, malgré son assurance apparente, ne perdait pas de vue les deux fripons, et sa main était passée dans une poche de son habit, où se trouvaient les pistolets de Malevieux.

On sortit alors de la grotte, et chacun se mit en devoir de remonter à cheval. Les adieux furent courts, comme on peut croire. Corbett et John étaient consternés, taciturnes ; cependant, quand ils se virent en selle, ils saluèrent avec un mélange de crainte et d'effronterie.

"Bon voyage, messieurs, dit le vicomte de son ton railleur ; beaucoup de succès à l'étranger !... mais je ne vous dis pas : "au revoir", car si nous nous rencontrons jamais, cette rencontre pourrait ne pas être à votre avantage ?"

Les deux associés ne répondirent rien et s'éloignèrent rapidement avec leur guide. Quand ils furent à quelque distance, ils se mirent à gesticuler avec violence, comme si une grande querelle se fût élevée entre eux.

"Eh bien ! Adrien, demanda joyeusement Mornas, regrettez-vous encore d'avoir bravé la fatigue et le sirocco pour courir après ces honorables personnages ?

—Mon ami, répliqua Laroyère avec effusion, vous m'avez rendu un service que je n'oublierai de ma vie. Grâce à vous, mon malheureux oncle et moi nous n'aurons plus à craindre la misère, et, avec les autres débris que je pourrai recueillir de ma fortune passée, il me sera facile de me créer une position convenable. Mais, je vous en supplie, dites-moi par quel sortilège vous êtes parvenu, sans efforts apparents, à faire rendre gorge à ces escrocs !

—Il n'y a pas de sortilège là-dedans ; je les connaissais pour les avoir vus à Paris et aux eaux de Baden ou des Pyrénées ; je les ai tout bonnement menacés de la justice : c'est une dame avec laquelle ils n'aiment pas à avoir des rapports trop intimes ; vous avez vu l'effet de mes manœuvres. Mais laissez-moi cela ; j'espère, Adrien, vous rendre bientôt des services

plus sérieux, car je ne me crois pas quitte encore avec vous.

—Plus sérieux ? répliqua Laroyère en soupirant ; ah ! Mornas, il est des chagrins contre lesquels ne pourrait rien le dévouement de l'ami le plus fidèle et le plus puissant !

—Vous croyez, Adrien ? Cependant, nous essayerons.

—Que dites-vous, Mornas ? Vous connaissez la passion secrète qui occupe toutes mes pensées ; pourriez-vous donc m'aider à atteindre l'objet de mes plus ardents désirs ?

—Pourquoi non, mon cher Adrien ?

—Mais alors, quels moyens aurez-vous pour...

—C'est mon secret.

—Mornas, par pitié, apprenez-moi d'où vient cette influence singulière que vous exercez sur tout ce qui vous entoure. Quoique nous soyons liés par les circonstances et par une sympathie mutuelle, c'est à peine si je vous connais... A votre tour, prenez confiance en moi, je vous en conjure ; qui êtes-vous donc ?

—Rien... moins que rien ; mais le hasard me sert et j'ai à cœur de prouver ma reconnaissance au brave jeune homme qui m'a sauvé la vie... Partons, Adrien."

Il poussa son cheval dans le sentier fleuri qui conduisait à la grande route. Laroyère le rejoignit bientôt ; mais le souffle brûlant du sirocco, les tourbillons de poussière, les mouvements rapides des montures empêchèrent toute conversation entre les cavaliers pendant le reste du voyage.

On ne s'arrêta qu'une minute à Frontignan, pour prévenir l'aubergiste que l'on gardait les chevaux jusqu'à l'embranchement du chemin de Balaruc. Arrivés à la lisière des palmiers, les voyageurs mirent pied à terre ; ils allaient renvoyer le guide avec les chevaux, pour faire à pied le reste du trajet, lorsqu'ils aperçurent, au milieu des marécages, un homme qui s'avancait vers eux à grands pas et leur faisait des signes en élevant un papier au-dessus de sa tête. Bientôt ils reconnurent le patron Poncet lui-même, toujours appuyé sur son rouquet.

"Je gage que cette lettre est pour moi ? dit le vicomte avec désappointement.

—Pécarié ! oui, monsieur, dit le marin, tout en sueur, dans son mauvais français ; cette lettre vient d'arriver par exprès de la préfecture de Montpellier, et comme il y a dessus : "Très-pressé", le docteur Moirot m'a dit comme ça : "Patron Poncet, m'a-t-il dit, puisque vous savez où est M. le vicomte, portez-lui cela bien vite ; il y aura un petit coup pour vous !"

—Donnez, donnez donc", interrompit Mornas en lui arrachant la lettre.

Il brisa le cachet et se mit à lire précipitamment.

"Patron Poncet, demanda Adrien avec inquiétude, et mon oncle ! qu'en avez-vous fait ?

—Il est maintenant dans sa chambre à Balaruc, sage comme une image de deux liards. Seulement, il dit toujours : "Je suis le papa du bon Dieu. Je suis jupe-à-terre..." mais ça passera, et le docteur Moirot promet de le guérir avec les eaux de la source.

—Et tout le monde à l'hôtel se... se porte bien ?

—Oui, oui, monsieur, et on parle joliment de vous... Il y a surtout une petite dame que j'ai vue à sa fenêtre, en passant, et qui semblait bien triste !"

En ce moment, le vicomte venait d'achever la lecture de sa lettre. Il se tourna vers Adrien, qui n'osait l'interroger :

"Ce que je craignais arrive, reprit-il ; je vois, mon ami, vous laissez continuer seul votre chemin pour Balaruc ; moi, je garde les chevaux ; je me rends à Cette en toute hâte ; il faut que je parte ce soir même pour Bordeaux.

—J'espère, vicomte, demanda timidement Adrien, que vous ne venez pas de recevoir une fâcheuse nouvelle ?

—Il s'agit d'intérêts qui ne me sont pas personnels, répliqua évasivement Mornas ; si je regrette le contre-temps qui m'oblige à partir sans retard, c'est moins pour moi que pour vous-même, Adrien. Mais je serai de retour à Balaruc dans une semaine ou deux, et nous tâcherons de réparer le temps perdu. En attendant, prenez courage et écoutez..."

Il se pencha à l'oreille de Laroyère :

"Défiez-vous de la marquise de

Norville," murmura-t-il.

Adrien, exaspéré de tous ces mystères, voulut encore le presser de questions ; le vicomte, sans l'écouter, sauta de nouveau en selle, fit de la main un signe amical et s'éloigna dans un nuage de poussière.

X—L'AVEU.

Un mois s'était écoulé, et le vicomte n'avait ni reparu à Balaruc, ni donné de ses nouvelles.

Pendant ce temps, une intimité assez étroite s'était établie entre Adrien et la marquise, malgré l'avis de Mornas. Peu à peu, une sorte de familiarité amicale avait remplacé leurs anciens rapports de politesse et de convenance. A la promenade, c'était toujours le bras d'Adrien que prenait Mme de Norville ; dans les réunions des pensionnaires de l'hôtel, sa place était toujours à côté du jeune avocat. Celui-ci passait souvent des soirées dans l'appartement de la belle veuve ; on les voyait continuellement chuchoter ensemble et se sourire. Il n'en fallait pas tant pour exciter la médisance des malades et des oisifs qui habitaient l'établissement des bains. D'abord, on observa à la dérobée, on se fit des signes, on se communiqua ses suppositions à voix basse ; puis on finit par affirmer, comme une chose de notoriété publique, que M. de Laroyère et la marquise étaient "au mieux" ensemble ; cette expression était d'une vieille bourgeoisie dévote, arrivée récemment à Balaruc pour guérir des rhumatismes invétérés.

Jusqu'à quel point la médisance était-elle fondée dans ses suppositions ? Voilà ce qu'il était assez difficile d'apprécier. Adrien, se voyant repoussé par Amélie, et bien accueilli par la marquise, avait-il sacrifié son ancien amour à l'arrivée de la nouvelle ? Avait-il voulu seulement, comme il arrive parfois, capter les bonnes grâces de la mère pour arriver à obtenir la main de la fille, et, en jouant ce jeu souvent dangereux, s'était-il laissé prendre, à son insu, aux grâces irrésistibles de la séduisante Mme de Norville ? Une femme qui aime est si puissante ! Quoi qu'il en fût, cette liaison était l'objet des plus offensants commentaires.

On ne sait comment, en effet, le bruit de l'ancienne passion d'Adrien pour Mlle. de Norville et du dévouement de la jeune fille, la nuit de l'orage, s'était répandu à l'hôtel et à Balaruc. Trop de personnes avaient eu connaissance du secret pour qu'il fût facile de remonter à la source de ces indiscretions, mais le fait semblait établi d'une manière indubitable. Aussi le monde, qui n'y regarde pas de si près quand il s'agit d'affirmer les plus monstrueuses calomnies, se montrait-il très-sévère pour ce revirement apparent dans les affections d'Adrien. La sainte femme dont nous avons parlé avait été la première à faire remarquer, en se signant d'horreur, que ce petit jeune homme courtoisait la mère avant d'avoir courtoisé la fille. Sans vérifier autrement une assertion si outrageante pour tant de personnes, on s'éloignait peu à peu d'Adrien et de la marquise ; le vide se faisait autour d'eux sans qu'ils parussent s'en apercevoir. Néanmoins, le scandale n'était pas tellement patent que l'on ne dût encore garder quelques ménagements avec eux ; on les fuyait, on se tenait sur la réserve, mais personne n'avait osé jusqu'à leur manifester ouvertement du mépris.

A la vérité, le genre de vie d'Amélie semblait, jusqu'à un certain point, confirmer ces soupçons. Pendant que Mme. de Norville courait les assemblées, les promenades, assistait en bateau aux pêches et aux chasses d'Adrien sur l'étang, la pauvre enfant restait enfermée dans sa chambre, sans autre distraction que les romans qu'on lui apportait d'un cabinet de lecture du voisinage, ou le babillage de Thérèse.

On assurait qu'elle était malade, incapable de prendre aucun exercice ; en effet, le coloris de la santé s'était effacé de ses joues creuses ; une fièvre lente la consumait. Souvent sa mère l'avait sollicitée avec affectation devant le monde de prendre part aux divertissements communs ; Amélie avait toujours refusé, s'excusant sur sa faiblesse. Deux ou trois fois elle avait cédé à ces instances ; mais elle avait été obligée de rentrer aussitôt, comme si elle eût été prise d'un malaise subit. Elle sortait donc très-rarement ; seulement quelquefois, le soir, pendant que la marquise et A-

SHARES TO ADVANCE FROM THREE DOLLARS TO FIVE DOLLARS.

MARVELLOUS DISCOVERY OF GOLD, SILVER AND COPPER ORE MADE ON PROPERTY OF THE EASTERN NATIONAL COPPER COMPANY, Ltd., AT CHETICAMP, CAPE BRETON

ORE-BEARING SCHISTS From 75 Feet to 100 Feet Wide, AND TRACED FOR 5000 FEET ON THE LENGTH; DEPTH OF 85 FEET ALREADY PROVED

MR. M. V. GRANDIN, engineer in charge of the development work, reports the discovery of an immense body of gold, silver, and copper bearing ore from seventy-five to one hundred feet wide on the property of the Eastern National Copper Company, Limited, at Cheticamp, Cape Breton. This is probably the first known instance in Eastern Canada of the nearthing of a large deposit of metalliferous ore such as made the mining industry of British Columbia, the Western States and Mexico of great magnitude. The discovery in Cape Breton tends to confirm the opinion of mining experts that Cheticamp is one of the most important mining districts in Nova Scotia. The Eastern National Copper Company, Limited, owns some of the finest sections of this district and is now engaged in blocking out a body of ore estimated to contain 150,000 tons, worth \$10.00 per ton or higher. The development work is well advanced and is proceeding night and day. All the surface buildings have been completed and the main slope is now down eighty-five feet, all in ore, and the calculations of the prospectus as to the thickness of the ore body and assay value per ton have been exceeded fifty per cent. Another gang of men will shortly attack the deposit from another point. It is estimated that every dollar spent underground opens up two hundred dollars worth of ore. The value of the big new deposit has not yet been determined, as it has not been fully explored.

THOUSANDS OF TONS OF ORE ALREADY IN SIGHT. Every Day Adds to the Proved Value of the Mine.

THERE is no safer form of mining investment than good gold-copper deposits, as they occur in immense veins and carry regular values. Many of the private fortunes of the United States owe their origin to a lucky investment in a gold-copper proposition. The property of the Eastern National Copper Company, Limited, is undoubtedly one of the most valuable in the country. Besides its extensive mining claims the mining company controls timber for mining and building purposes and will also have natural water-power.

A LIMITED AMOUNT OF STOCK IS OFFERED AT \$3.00 PER SHARE (30 CENTS ON THE DOLLAR) PAR \$10.00.

The stock was started at \$1 per share, and has advanced steadily to \$3. Next advance will likely be to \$5, and we expect that it will be quoted at par—\$10—in the Spring, based on ore actually blocked out. Less than 1000 shares will be sold at the present figure of three dollars.

Applications for Stock Should be Addressed to Alfred Bennett & Co., Fiscal Agents, 16 PRINCE STREET, HALIFAX, N. S. Agents Wanted in Each Locality. Write for Prospectus.

SOME SPECIAL VALUES

There is no argument half so convincing as the evidence of your own eyes. For that reason we want you to inspect our stock of Winter Dry Goods. We will be most pleased to exhibit our stock and values you will find them very interesting.

- DRESS GOODS: All the newest Blacks and Colors, Rough Tweeds, Freizes, Plain and Striped Zibelines, Cheviots, Serges Etc., also a snap in 50 inch suitings, good value at 50 per yd and not an off shade in the line, now 35c for...
Blankets and Comforts: In this department you will find a stock of these essential cold weather Home Furnishings for you to choose from, that will make it easy for you to find just what you want ; we promise you the best value ever offered by us, see our ALL WOOL BLANKETS for... \$2.50
WRAPPERETTES: Besides the usual range of English and American patterns we have a line of Canadian. Fast colors, good values at 15c now for... 10c
FLANNELS: In addition to our usual stock of Blues and Grays, we are showing some very extra values in Kerseys 20 25 25c

50 PAIRS Odd lines Corsets, Prices from 50 cents to \$1.00 NOW HALF PRICE

R. T. HOLMAN.

drien allaient visiter au loin, soit en voiture, soit en bateau, les sites pittoresques du pays, elle faisait une courte sortie au bord de l'étang, appuyée sur le bras du docteur Moirot ou même de Malevieux, excluant comme elle des promenades d'Adrien et de Mme. de Norville. (à suivre)
Fraserville, P. Q. Un nommé Joseph Blanchard, de Bathurst, est dans de mauvais draps à Fraserville, P. Q. Mercredi de la semaine dernière, en sortant des chantiers, il prenait le train mixte, à quelques milles en bas de Québec, et refusait de payer son passage. Il a brisé une caisse de gin, à bord du train, et s'en est approprié une bouteille, de même que de la sardine et une paire de claques. Il a été arrêté à la gare de la Rivière-du-Loup, et il est passé en jugement à la cour du shérif et a été condamné à subir son procès.
Ennisville La maison d'école du district de Ennisville a été détruite par le feu mardi dans la nuit. On ne sait pas exactement à quoi attribuer l'origine du feu, mais on croit que c'est à une étincelle partie du poêle.